

Le rire de l'eau ou comment se débarrasser de la notion d'identité

Nadine Ltaif

Numéro 69, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ltaif, N. (2005). Le rire de l'eau ou comment se débarrasser de la notion d'identité. *Brèves littéraires*, (69), 65–71.

NADINE LTAIF

*Le rire de l'eau ou comment se débarrasser de la notion d'identité **

Il m'a fallu tout d'abord quitter. Quitter ma ville de naissance pour écrire. Quitter mon enfance, quitter la société moyen-orientale, libanaise. Quoique j'aie une double origine, je suis une entre-deux. Partir donc pour écrire, quitter un lieu. Se dé/payer. Se dés/orienter. Se libérer de traditions. Ouvrir un champ nouveau. À la manière d'un Gibran qui s'exile en Amérique ou à l'encontre d'un Rimbaud qui décide, lui, de faire de sa vie un projet d'écriture.

J'écris quand je suis loin. Loin de l'origine et pour m'en éloigner. Pour en faire le deuil véritable. Toute écriture est un deuil, une séparation. Dans un premier temps, c'est la critique du pays quitté. Comme Dante a fait la critique de la société florentine, mon recueil *Les Métamorphoses d'Ishtar* était la critique du pays en guerre qu'était le Liban, des misères et des sociétés de castes qu'était l'Égypte. Une critique de l'esclavage, des guerres religieuses, de l'intolérance, écrite sous la forme d'une fable où l'Homme était le grand tyran qu'il fallait fuir pour la pauvre oie qui ne supportait plus son règne.

* Extrait d'une communication prononcée à l'Université McGill en mars 2004 sur le thème « Proche, Moyen, Extrême : représentations de l'Orient au Québec ».

Des langues m'habitent

Des langues sommeillent en moi. Elles ressortent en rêve ou quand j'écris.

Nous sommes tout d'abord bercées par un rythme et ce rythme veut devenir mots, vers, proses, flots. Car écrire la poésie, ce n'est pas toujours écrire en vers. On écrit aussi en prose. Rimbaud, Pierre Jean Jouve, Yves Bonnefoy.

Le poème ne sait pas d'avance s'il sera en vers ou en prose. Parfois, c'est de la colère. C'est un rythme noir qui bat dans mes veines et je dois écrire du fond de mes entrailles l'injustice, la colère de l'esclave, de l'intouchable. Alors, il m'arrive d'écrire « le ventre de Noun » où se lit, sur un rythme de tam tam noir ou de gospel, l'Indignation.

Vais-je oublier les raisons de mon premier départ? En quête de liberté, d'espace, de dignité, de lieu d'écoute.

Pour écrire, il faut que les barrières tombent. Et avec courage, elles finissent par tomber. Des barrières comme des frontières. Elles ne sont pas respect des différences. Les frontières sont peut-être nécessaires, mais cela est politique. Les barrières, elles, sont intimes, gérées par l'inconscient.

Peut-être tout le travail de l'écriture n'est-il qu'une reprise de la conscience, un retour de la mémoire, une réconciliation avec la mémoire? Ou comme Hejer Charf, cinéaste, le dit pour son film *Les passeurs* : il faut « faire ouverture » avec soi et l'autre.

On oublie trop souvent qu'écrire n'est pas seulement un acte social. C'est bien plus un acte asocial. C'est se réserver un espace secret. Un espace de liberté. L'espace pour écrire. Le silence de la page blanche. De l'isolement dans le froid, dans l'hiver, dans la mort nécessaire pour écrire. Pour vivre. C'est ainsi qu'il faut accepter de faire mourir une partie de soi pour écrire. Pour écrire sa vie, il ne faut plus la vivre. Il faut par contre l'avoir vécue. Expérience, Exil, Écriture. Et ceci pour tous ceux et celles qui écrivent. Je ne fais pas de différence entre les écrivains qui viennent d'ailleurs et ceux qui sont d'ici. L'aventure de l'écriture est celle de l'errance, du départ, de la rupture.

Une lutte continue. Il faut plus que la vivre. C'est se voir morte loin derrière. Comme dans un récit d'outre-tombe. Avancer, à la manière d'un Dante, guidé par Virgile, ou n'être plus guidée par personne et c'est bien mieux ainsi, plus exaltant, plus épouvant. Mais alors écrire vraiment. Comme vivre vraiment. C'est-à-dire expérimenter la mort.

Écrire sa vie en vers en changeant de personnes, de figures, de visages, et voilà, en se métamorphosant sans cesse. D'Ishtar* à Hécate**, d'Innana*** à d'autres figures mythiques, jusqu'à ne plus avoir besoin de béquilles, d'images, de symbole, et écrire libre de tout lien.

* Déesse assyro-babylonienne représentant la guerre et l'amour, désignant parfois la prostituée sacrée.

** Déesse des morts, lunaire et chtonienne, reliée au culte de la fertilité.

*** Autre nom d'Ishtar

Être née pour la liberté. C'est nous, ces femmes arabes qui écrivons, réalisons des films, peignons. Malgré et contre tout, et tous ceux qui veulent nous réduire au silence. Nous avons voulu faire quelque chose de notre vie. J'avais commencé par étudier en cinéma, puis craignant l'ampleur de la tâche, je me suis réfugiée dans la fiction. Dans l'écriture qui était entre la fiction et la biographie. J'écrivais sans désir d'être publiée. Mais sans jamais penser que l'autre, l'interlocuteur n'existait pas. J'ai commencé par une première lettre. Une lettre, c'est nécessairement adressé. Ce lecteur, je l'ai imaginé libre de tout jugement, lecteur idéal auquel je me confiais. « Je peux me montrer nue, sous toutes mes Métamorphoses. » Alors j'ai chanté et essayé d'autres chants. D'autres sonorités que la langue classique française. Je me suis forgé une langue. Une identité littéraire. Et de livre de mots à livre de poèmes. Tantôt en prose tantôt en vers mais toujours libres. De plus en plus, j'allais vers davantage de transparence. Plus de silence. Je découvrais que le silence aussi était parole, parole de vent, d'air, de feu. Un cinquième livre pointé à l'aube et je me dis toujours : celui-ci, c'est le dernier, le dernier des derniers. Pourtant, ça continue. Dans le plaisir et la douleur. Le chemin, tel un Purgatoire qui ne s'achève pas. Pas encore. Un *samsara*, disent les penseurs bouddhistes que je remercie tant, à qui je voudrais aussi rendre hommage, de tout cœur, pour avoir soutenu nos vies. Et pour la parole qu'ils nous ont offerte dans leurs livres ; Thich Nhat Hanh, pour ses ouvrages lumineux, et d'autres qui sont des poètes de la pensée, des écrivains existentiels telle Clarice Lispector, pour avoir rendu leur présence palpable

dans les livres. Car exister existe, ceci est l'existence dans laquelle nous sommes plongés. L'important est de donner, sans rien attendre en retour, de faire quelque chose, même s'ennuyer, surtout s'ennuyer. Comment vais-je expliquer cela à mon petit garçon de onze ans, que l'important est de ne pas avoir peur d'être et que les moments de piétinements sont les plus importants. Que l'essentiel est d'avancer, sans peur, « de changer de direction, car nous sommes soumises au gré du vent qui nous enlève ce que nous avons de plus cher et j'écris maintenant » (*Les Métamorphoses d'Ishtar*).

Écrire de la poésie mérite beaucoup de courage, un insurmontable courage... celui de continuer. Malgré l'indifférence générale. Ceux qui vous aiment vraiment n'osent pas ou osent à peine vous le dire. Écrire et savourer le fait de ne plus avoir à plaire à quiconque. Voilà la véritable liberté, le véritable courage. Devenir don total sans attendre d'être aimée.

Si on arrêta de me demander si l'origine me fait écrire. Nous le savons tous à présent : l'origine fait écrire. Oui, le paradis perdu du ventre de la mère fait écrire les poètes. Et puis après ? On cherche à être le plus proche de l'origine ce qui, à mes yeux, signifie se rapprocher des choses et des mots.

Dans les mots il y a du temps. Il y a la matérialité des sens et le goût de vivre. Le dégoût de vivre aussi. Les deux coexistent. Je cherche dans les paysages québécois autant d'inspiration que dans un paysage libanais ; même aujourd'hui cela me fait écrire

davantage. La sensation que me procurent les arbres dans un village du Québec me fait écrire autant que la valeur symbolique et chargée d'histoire biblique d'un cèdre du Liban. Aujourd'hui, c'est l'élan libérateur qui me fait écrire. C'est la liberté qui m'inspire.

Le concept d'écriture migrante. Des écrivaines, des chercheuses universitaires étudient l'écriture migrante depuis une dizaine d'années déjà et je les remercie de nous avoir sauvées de l'oubli. Lucie Lequin, Maïr Vertuy, Christl Verduyn et d'autres... L'expression « écriture migrante » est une image très belle en soi, poétique. La notion d'exil dans l'écriture. Peut-être faudra-t-il chercher autre chose que l'exil dans mes récits et poèmes : une réflexion sur la liberté, la mort, l'éphémère.

Toujours et inlassablement, les écrivains orientaux sont invités à parler de leurs origines. Ne sommes-nous pas devenus Québécois et Canadiens à part entière? Ne nous donne-t-on la parole que pour nous entendre parler de notre enfance? De notre pays de naissance que nous avons quitté il y a dix, vingt, trente ou quarante ans dans certains cas? Mes préoccupations sont des préoccupations de poète : création de la langue, rythme, rapport aux mots, qu'il s'agit pour nous de briser et de reconstruire. Mes préoccupations sont des préoccupations d'écrivain et non de sociologue. Ce sont les préoccupations d'autres poètes, québécois, francophones ou de ceux qui écrivent dans d'autres langues. Car peu importe la langue dans laquelle on écrit, l'important est d'écrire. Je me souviens de ce que m'avait dit Paul Zumthor, médiéviste, après avoir lu mon premier recueil :

« N'arrêtez pas de lire dans d'autres langues, c'est le seul conseil que je puisse vous donner. »

Nous créons un langage quand nous écrivons. Nous nous créons perpétuellement des identités. Littéraires. Espace littéraire, espace poétique : un vaste territoire qui part de l'image, de la photographie, du cinéma, de l'art visuel pour et surtout arriver au mot : à la parole poétique. Le mot, d'une importance capitale dans le poème. Le mot et sa contrepartie, le silence, qui revêt de plus en plus d'importance dans ce que j'écris. La charge, la force du mot est sans équivalent quand on prend la plume. La valeur du mot, son importance, je l'ai apprise sur les bancs de l'université quand ma professeure, l'écrivaine Monique Bosco, m'a communiqué cet enseignement.